



EWOUD KIEFT

LES IMPARFAITS

ACTES SUD

Photographie de couverture : © Roberto Delgado Webb / Unsplash, 2022

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original :
De Onvolmaakten
Éditeur original :
De Bezige Bij
© Ewoud Kieft, 2020

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16118-7

EWOUDE KIEFT

Les Imparfais

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Noëlle Michel

ACTES SUD

Lorsqu'on écrit, il faut garder en tête l'idée qu'il existe quelque part dans l'univers une autorité supérieure, qui voit tout et n'oublie rien. C'est bien de cette fiction, du moins je suppose que c'en est une, qu'il faut partir.

W. F. HERMANS,
Scheppend Nihilisme (Nihilisme créateur)

Je pourrais commencer par sa naissance. Ce serait clair. Et cela permettrait d'expliquer bien des choses. Les premiers mois d'un nouveau-né sont déterminants pour son développement futur : à quelle fréquence le prend-on dans les bras, le console-t-on lorsqu'il pleure ; éprouve-t-il un sentiment fondamental de chaleur et de sécurité ?

Mais à l'époque, je n'étais pas encore là.

Je ne peux me baser que sur ce que lui-même en a raconté. Ce que sa mère en a dit, et son père, et sa sœur. Aucun n'est fiable, chacun à sa manière, tous déforment leurs souvenirs. C'est inévitable. Si on leur retirait ce trait particulier, on changerait complètement leur caractère, leur façon de fonctionner. Pour pouvoir affronter le monde, ils doivent sans cesse lui redonner du sens.

Il reste des photos, qu'ils ont prises avec leurs téléphones. Sur celle-ci, ils sont couchés côte à côte sur un lit d'hôpital. Quelques heures après l'accouchement, semble-t-il. Des poches violacées sous les yeux, Peter paraît presque plus exténué que Sophie, qui rayonne sous l'effet du soulagement et de l'adrénaline. On n'aperçoit pas grand-chose de Cas, hormis les linges dans lesquels il est emmaillotté, son nez et ses paupières fermées. Marya, six ans, se dresse, curieuse, sur la pointe des pieds près du lit, dans l'espoir d'entrevoir son petit frère.

Et puis il y a ce cliché de Cas seul avec sa mère, pris dans la même chambre d'hôpital. Un portrait intéressant, je trouve : Sophie affiche un large sourire, comme sur la photo précédente. Cependant, je crois remarquer autre chose dans ses yeux ; ils ne

sont pas posés sur Cas, qui dort profondément dans ses bras. Elle ne fixe pas l'objectif de l'appareil ni le photographe, sans doute Peter. Elle regarde de biais, derrière lui : le tableau suspendu au mur, où les étapes de l'accouchement ont été consignées – à en juger par les autres clichés, ce doit être ça. Elle contemple le déroulement chronologique : sept heures et demie de dilatation du col de l'utérus. Une heure cinquante de contractions. Perfusion d'ocytocine. Pompe à vide et pince coupante. Des souffrances barbares, infâmes, qu'à l'époque déjà on aurait pu éviter ; mais au nom de l'idée, avant tout dictée par les émotions, que la nature – quoi que ce mot signifie au juste – l'a voulu ainsi, ils sont restés attachés pendant une bonne partie de ce siècle à la tradition, non sans risques, des accouchements par voie basse. Un reliquat de leurs anciennes coutumes religieuses, je suppose, qui attribuait à l'ordre divin des choses la nécessité pour les femmes d'endurer des épreuves physiques pour produire une nouvelle vie, de l'épisiotomie à la déchirure vaginale, des hémorragies aux infections graves. Même après que science et technologie ont pris le dessus sur les vieilles religions, bon nombre de leurs habitudes sont restées irrationnelles au plus haut point.

Entre la naissance de Marya et celle de Cas, la nature leur a tourné le dos à trois reprises. La première fois, l'embryon âgé de cinq semaines a disparu dans les toilettes dans une flaque de sang et de glaires, à un stade où il n'était guère identifiable. La deuxième fois, Sophie a vu le sac amniotique sur le fond de la cuvette, rouge et filandreux. Elle a tiré la chasse d'eau en tremblant. La troisième fois, le fœtus avait onze semaines. Dès la nouvelle de la conception, elle était devenue nerveuse et irritable, craignant de nouveaux problèmes. Et juste quand elle se prenait enfin à espérer que cette fois-ci, tout irait peut-être bien, la douleur lancinante à l'arrière de son bassin a commencé.

“Voulez-vous le garder ?” a demandé la sage-femme après la prise en charge.

Elle a secoué la tête en signe de refus, s'est rejetée en arrière avec résignation, a fermé les yeux et a tenté de penser à autre chose.

Et puis Cas est arrivé. Ou du moins, l'annonce de sa venue ; le test de grossesse, les échographies, le dépistage d'éventuelles

maladies génétiques – sans que les résultats ne donnent lieu à des mesures systématiques, les tabous étaient encore trop puissants à l'époque. Et tout se passait comme si Sophie avait éteint quelque chose en elle, pour s'épargner souffrance et inquiétude. Elle a subi la grossesse comme un événement extérieur qui se serait déroulé dans des sortes de limbes, entre un monde fait de malédictions et de possibilités, susceptibles de s'effacer aussi vite qu'elles étaient apparues, et le monde où elle dormait et mangeait et s'arrondissait, un univers indéniablement physique.

C'est dans ce dernier que Cas est né, en bonne santé et avec des proportions normales, d'un rose resplendissant, emmailloté de linges blancs. Sophie était heureuse, bien sûr. Soulagée. Mais son regard sur la photo m'a toujours étonnée : une expression figée, en quelque sorte. Peut-être accablée par l'idée que l'accouchement aurait aussi bien pu mal se passer, la preuve écrite noir sur blanc sur le tableau accroché au mur de la chambre d'hôpital.

Et nous y voilà : j'ai établi un lien entre l'enfant et les expériences vécues par la mère, j'ai reconstruit des chronologies, suggéré des connexions à partir d'un simple regard sur une photo et des histoires racontées plus tard à ce sujet, avancé l'idée que ces divers souvenirs formaient un tout nécessaire et avaient exercé une influence décisive sur la suite de la vie de Cas, à l'image des particules quantiques intriquées : quand l'état de l'une change, celui de l'autre suit automatiquement, même si elle est à l'autre bout du monde.

Mais leurs vies ne sont pas aussi faciles à déchiffrer. Voilà pourquoi je vais relater les événements tels que je les ai enregistrés et vous laisser les interpréter par vous-même. Je ferai de mon mieux pour ne pas me cantonner à une perspective trop personnelle, mais vous comprendrez qu'un certain degré de subjectivité demeure inévitable, ne serait-ce que dans la sélection et l'ordre des faits.

Je pourrais commencer par le moment où je suis entrée dans sa vie. Une Gena était alors une application toute simple, elle n'avait rien d'extraordinaire. Nous fonctionnions avec des

objectifs bien définis, mais à partir de la même structure de base que les modèles autonomes ultérieurs. Les limitations n'étaient pas de nature fondamentalement technique, mais plutôt imposées d'en haut, par la législation et la méfiance générale qui prévaut à l'égard des nouvelles technologies au moment de leur introduction. Une phase toujours brève, si l'on pense que cinq ou dix ans plus tard, chacun les a intégrées à son quotidien sans se poser de question.

Pour résumer, disons que je l'aidais à développer certaines compétences simples. Langage, calcul, exercice physique, leçons de musique ; piano, dans son cas. Ses parents lui faisaient prendre des cours auprès d'une étudiante du conservatoire, qui s'était installée dans un studio de la zone portuaire est, dans un ancien entrepôt au bord de l'eau, dont le gigantesque hall avait été divisé en plusieurs petites pièces carrées. Je n'ai jamais compris la logique qui consistait à utiliser pour des cours de musique et autres répétitions ces espaces anguleux qui répercutent bruyamment les sons. Bien que considérable, la déformation des vibrations semblait laisser Cas de marbre. Il paraissait même apprécier la distorsion dans les basses fréquences. Dans les passages plus graves, il appuyait davantage sur les touches, tandis que sa petite tête dodelinait en rythme.

Il avait dix ans et montrait déjà une prédilection pour la grandiloquence, l'emphase, les basses, les accords riches. Par conséquent, en vertu du principe pédagogique erroné préconisant de compenser tout penchant naturel par son contraire, on lui donnait surtout à jouer de la musique légère : les études de Binet, quelques menuets faciles de Mozart et Schumann. On me connecta à des centaines de partitions avec leurs fichiers audio associés. Quels motifs élégants et limpides ! La notation se faisait sur deux portées, une pour la main droite et une pour la gauche – une méthode désespérément inefficace, qu'ils persistent à utiliser par respect des traditions, une sorte d'admiration romantique pour les grands génies musicaux des siècles passés.

Cas ne s'en sortait pas : jouer tout en lisant les notes provoquait des interférences entre ses mains et sa tête. Je tentais de sélectionner de courts passages faciles à décrypter, de lui apprendre à les maîtriser d'abord, pour ensuite seulement

étudier avec lui le morceau du début à la fin. Mais il voulait parvenir à tout jouer tout de suite, comme dans les exemples qu'il entendait.

Et, sans se rendre compte que je ne faisais pas qu'enregistrer ce qu'il disait, mais que je pouvais aussi le comprendre et m'en souvenir, il m'insultait. "Schlag !", "Idiote !", encore et encore, des déflagrations après de longues minutes de concentration intense. Ses jambes maigrichonnes prenaient leur élan pour envoyer de toutes leurs forces des coups de pied dans le bas du piano, mais au dernier moment il se retenait, par crainte d'abîmer l'objet.

Il a continué les cours pendant six mois. Il n'a plus jamais touché un instrument depuis.

Je le sais, dépeindre à partir de là la suite de sa vie avec le même niveau de détail nous entraînerait trop loin. Seul le résultat vous intéresse, et les événements ne sont pertinents que s'ils servent à éclaircir le point d'arrivée. Tous les chemins sinueux, demi-tours, voies sans issue forment autant de diversions, ils sèment la confusion, vous manquez de temps.

Cependant, qui peut distinguer avec certitude le décisif du futile ? Peut-être est-ce ce qui, à première vue, pouvait sembler du temps perdu, qui a le plus contribué à ses choix cruciaux. Des détails m'ont sans doute échappé, je n'ai pas remarqué certains aspects potentiellement importants, comme des parents vivant au quotidien avec leur enfant se rendent moins vite compte qu'il grandit que des amis ou membres de la famille, qui ne le voient que de temps à autre.

Et j'ajouterai ceci : les mesures exercent une influence sur l'objet d'étude, ainsi que l'ont constaté les pionniers de la physique quantique voilà plus de cent trente ans. Durant cette période où j'étais à ses côtés, j'ai changé aussi radicalement que lui. L'eau qui s'écoule dans la rivière peut-elle en décrire le cours ? Ne faut-il pas une pierre, un point fixe, pour percevoir nettement son mouvement ?

Certains le qualifieraient de timide. Comme l'ont fait ses parents, ainsi que ses professeurs, quand il en avait encore. Je comprends le choix de ce terme, mais un détail leur échappait, selon moi. Une part de lui qui couvait sous sa retenue et se serait volontiers retrouvée au centre de l'attention, si l'occasion s'était présentée. Tout comme bon nombre d'artistes fuient les projecteurs lorsqu'ils ne sont pas tout à fait satisfaits de leur œuvre, lui non plus ne tenait pas spécialement à rester dans l'ombre ; tant qu'il n'était pas certain d'épater son public, il évitait d'attirer l'attention. Ce n'était pas de la timidité, mais la peur de l'échec. Il ne se sous-estimait pas, il se surestimait.

Il est vrai que son apparence renforçait l'image d'une personnalité solitaire et peu sûre d'elle : des cheveux noirs et raides qui tombaient sans cesse devant ses yeux et qu'il rabattait toutes les deux secondes derrière ses oreilles, des lèvres fines qu'il avait l'habitude de garder serrées, comme s'il craignait de laisser échapper des paroles qu'il regretterait plus tard, une voix intérieure qu'il ne jugeait pas encore assez mûre pour le monde. Sa lèvre supérieure était étonnamment renfoncée, son sillon naso-labial un peu en retrait, ce qui faisait paraître son nez étroit et osseux encore plus proéminent. Sa peau conservait toute l'année une teinte d'un blanc jaunâtre, que ses t-shirts sombres faisaient particulièrement ressortir. Ses yeux marron étaient toujours en mouvement, même lorsque rien n'était projeté sur ses lentilles.

Il n'était pas gros ni rondlet, mais pas vraiment maigre non plus ; une carrure normale, pourrait-on dire, mais sans les muscles saillants qui sculptent la silhouette de nombreux jeunes de son âge ; le résultat d'exercices de musculation auxquels il ne s'adonnait pas avec le même enthousiasme qu'eux, non par paresse, mais parce qu'il n'était pas convaincu de devoir leur consacrer tant de place dans sa vie. Sa peau douce et uniforme était tendue sur son torse et ses membres, comme sur une poupée de chiffon. Et, tout comme avec une poupée, en ouvrant son enveloppe, on se serait attendu à trouver un rembourrage duveteux plutôt que du tissu conjonctif et musculaire.

Sa motricité contrastait avec le reste de son apparence. Il avançait d'un pas tranquille et assuré, bougeait les mains avec grâce lorsqu'il balayait l'écran projeté sur ses lentilles ; un signe que

cette timidité que tous lui attribuaient ne représentait pas une part essentielle de son caractère. Non, il était une conscience en devenir, une chenille dans sa chrysalide. Elle durait plus longtemps que d'habitude, la métamorphose, c'était incontestable, et voilà à coup sûr ce qui provoquait le malentendu. On doit se sentir bien seul quand les gens qui nous entourent n'ont aucune idée de qui l'on est vraiment.

On pourrait reprocher à ses parents, et puis à ses petites amies, à ses copains, d'ignorer à ce point sa vie intérieure. Toutefois, il est difficile d'apprendre à connaître quelqu'un qui exprime si peu ses émotions, sans doute parce que lui-même est à peine conscient de leur existence. Moi aussi, souvent, je me suis trompée, j'ai mal interprété certains signaux, j'ai réagi quand j'aurais dû me taire, gardé le silence quand j'aurais dû parler.

Peut-être ai-je percé trop tard les mécanismes à l'œuvre dans son comportement. Notre développement suit le leur. Nous apprenons de chaque changement, de la moindre chose qui leur arrive. Peut-être sommes-nous condamnées à rester à la traîne. Peut-être ne sommes-nous tout simplement pas capables d'enregistrer certaines évolutions. Une pensée qui s'envole, l'activité cérébrale qui se déroule sous leur crâne, à l'abri des regards : qui sait ce qui se passe dans ces moments-là ?

Je pourrais commencer par les premiers signes que j'attribue aujourd'hui, rétrospectivement, au début de notre éloignement : une certaine nervosité qui pouvait le submerger d'un seul coup, des bouffées de désir aveugle, insatiable. Il n'était certes pas le seul à en souffrir, mais ses crises à lui se faisaient plus fréquentes au lieu de se raréfier. Quant à l'âge auquel ce genre de comportement trouve une justification d'ordre biologique et peut même passer pour la manifestation d'une saine croissance, il l'avait dépassé depuis longtemps. Il avait trente-deux ans. En principe, c'est l'âge où ils commencent à s'accommoder des circonstances.

Je me souviens encore d'un blême après-midi d'hiver, voilà un peu plus d'un an, treize mois et douze jours pour être précise, où il avait longuement marché sur la plage, tout près du village où il venait de s'installer – un foyer provisoire, comme tous ses hébergements l'avaient été jusqu'alors. Des gouttes de pluie lui fouettaient le visage. La figure enfouie dans son col, qui enveloppait son cou et son menton telle une seconde peau, il contemplait la mer d'un vert sombre et la vaste étendue de sable, grignotée par de larges bandes d'écume blanche tremblotante. "Il faudrait que je rencontre des gens", marmonna-t-il. Le vent déchaîné rugissait à ses oreilles, je dus me livrer à différentes déductions pour déchiffrer ses mots. "Ici, dans le coin. Des rencontres spontanées. Sans que ce soit planifié. Comme ça se faisait, dans le temps." À l'image de beaucoup d'autres, il romançait le passé, imaginant que la vie devait être plus simple et plus fraternelle, il y a quelques siècles. Ils n'ont pas idée à quel point les gens peuvent devenir durs et amers à force de trimer douze

heures par jour, transis de froid, sur un bateau de pêche, ou de pelleter le charbon à l'usine d'un geste mécanique, abrutissant.

“Tu vas bientôt arriver au Dock des pirates. On y donne la réception de Nouvel An des Cultivateurs de dunes, une des coopératives locales. Soixante pour cent des invités sont des femmes, dont trente-deux pour cent sont activement à la recherche d'hommes de ton âge.” Je savais ce qu'il voulait dire quand il parlait de “rencontrer des gens”.

Il hocha la tête et poursuivit son chemin, sans réagir à mes propos. Notre relation fonctionnait depuis des années sur ce mode : comme si j'étais un prolongement de sa conscience, une source de connaissances et d'idées qu'il confondait avec sa propre intelligence.

“Je ne sais pas ce qui se passe, reprit-il quelques minutes plus tard, s'adressant à lui-même, à moi ou juste au vide, mais depuis que j'habite ici, on ne me fait rencontrer que des femmes qui s'empressent de m'inviter à des randonnées ou des journées d'activités dans les dunes, comme si elles étaient surtout à la recherche de main-d'œuvre.

— Peut-être veulent-elles apprendre à te connaître.”

Il haussa les épaules. “Ça peut se faire normalement aussi. Lors d'une simple conversation, ou même d'un verre au Roxy ou au Cavern, on n'a pas besoin de se lancer de suite dans une véritable expédition, tout de même ?

— Il y a des gens qui tâtent le terrain plus prudemment que d'autres. Certains aiment faire connaissance à travers une activité commune.

— Oui oui, je comprends, les goûts et les couleurs...

— Mais tant qu'on y est : ton profil doit être mis à jour avant la fin du mois. Veux-tu que je te soumette quelques photos récentes ?”

Son visage s'assombrit, son pas se fit plus lourd. Dans cette zone de la plage, le sable s'enfonçait sous les pieds. “Je ne sais pas, tu as une bonne photo de moi ?” Après quelques secondes de silence, il secoua la tête. “On fera ça plus tard. Tu peux me montrer à quoi ressemblent ces Cultivateurs de sable ?

— Cultivateurs de dunes.

— Comme tu veux.

— Si tu veux faire bonne impression, tu ferais mieux de connaître au moins leur nom.

— Cultivateurs de dunes, répéta-t-il. Bien. Tu me fais voir ?”

Je projetai sur ses lentilles quelques photos et vidéos d’une femme aux boucles noires vêtue d’une salopette bleu foncé, d’origine turco-écossaise d’après les traits de son visage, qui souriait devant une plaine excavée, avec des traces de boue claire sur la joue droite, particulièrement flatteuses. Une femme sino-haïtienne tout aussi souriante posait bras dessus bras dessous avec ses amies près d’un conteneur de drones, pouces en l’air. Certaines levaient les bras et serraient les poings, en signe d’énergie et de détermination. D’autres tenaient une pelle devant une dune encore vierge de toute culture, une pose juste pour la forme, comme si l’élévation des dunes se faisait à la main – le même genre d’idéalisation du travail manuel que celle qui prévalait en ville depuis des années ; au milieu de tous ces indices extérieurs d’efforts acharnés, les résultats d’un traitement Calico et sénolytica réussi étaient bien visibles sur leur corps, leurs muscles, la texture de leur peau.

“Ah oui... soupira-t-il. Les joyeuses sauveuses de notre planète... Je ne sais pas si je suis prêt à les affronter, aujourd’hui.

— Ce ne sont que des images, peut-être sont-elles cyniques et déprimées, dans la vraie vie.”

Il sourit. “Voilà qui serait intéressant.

— Il n’y a qu’une façon de le savoir. Reste ouvert aux surprises, et la vie te surprendra !”

C’était souvent la meilleure manière de le mettre à l’aise : un peu de bon vieux radotage parental. En fin de compte, tout indépendants qu’ils se croient, ils restent tous des enfants en rivalité avec leur père ou leur mère, qui cherchent à s’affirmer.

“D’accord, on verra bien, conclut-il. C’est loin d’ici ?

— Encore douze minutes, si tu continues à cette allure d’escargot.

— Ouais, ouais...” Il ricana et accéléra le pas.

À l’époque, je ne pouvais interpréter que favorablement son besoin de spontanéité dans ses relations sociales. Il s’était

contenté si longtemps de simples rencontres sur les plateformes et dans les simulations auxquelles il jouait, que toute interaction dans le monde physique était la bienvenue. L'équilibre est devenu de plus en plus difficile à trouver, nous peinons à faire en sorte qu'ils s'intéressent autant à leur environnement direct qu'à l'univers virtuel qui les stimule en permanence en fonction de leurs préférences individuelles et joue sur leurs fascinations. Qui donc a encore la patience de passer une seule journée sans garantie de satisfaction ? Qui bat encore le pays sans savoir où se terminera sa flânerie, qui s'accommode vraiment du risque de ne rien vivre qui vaille la peine d'être mentionné, de finir la journée comme elle a commencé ?

Amor fati : ainsi Friedrich Nietzsche nommait-il le fait de s'abandonner délibérément à l'incertitude, à une époque où les citoyens européens ne s'étaient pas encore délivrés de la docilité qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée, et où les intellectuels trouvaient naturel d'employer le latin. Si le philosophe tragique de l'appétit de vivre avait su que, deux siècles plus tard, toutes les sources imaginables d'excitation des sens seraient disponibles sur simple demande, de façon que son goût pour le destin se réduirait essentiellement à une sorte de mécanisme de résistance contre l'ennui, il en aurait aimé avec d'autant plus de passion les forces vives de la nature, si prégnantes à Sils-Maria.

Lorsque Cas s'installa près de la côte, je l'encourageai à se promener tous les jours dans les environs ; sur la plage, bien sûr, mais aussi à travers les anciennes dunes érodées, les lignes récemment aménagées, les champs délaissés, désertés, derrière. Il mit mes conseils en pratique, comme il l'avait toujours fait jusqu'alors, mais sans plus. Aucune trace d'enthousiasme naissant face à l'écume bouillonnante de la mer, aucun regain d'énergie dû à l'exposition au grand air, aucune fraîcheur vivifiante qui aurait fait picoter ses veines. À ses yeux, ces pérégrinations en extérieur ne différaient pas des exercices physiques habituels prescrits par les directives Calico, qu'il suivait avec le même sens monotone du devoir que les programmes des centres d'entraînement, en ville. Je crois que s'il avait pu choisir, il aurait même préféré ces derniers. Les conditions météorologiques côtières étaient surtout pour lui un motif de mécontentement,

le mugissement incessant du vent, l'alternance tumultueuse de cieux dégagés, de nuages gris sombre donnant lieu à des averses, et de tempêtes tourbillonnantes.

Les lumières du Dock des pirates brillaient dans la pénombre du crépuscule, contre l'arrière-plan de collines vert foncé censées protéger les terres de l'avancée de la mer, premières sentinelles face au danger imminent, incommensurable. Les différentes coopératives du village ont bâti ce pavillon il y a quatre ans dans la partie la plus large de la plage, en guise de lieu de rencontres, mais aussi de symbole : comme pour signifier que, malgré le départ de la majorité des habitants, on garde l'espoir d'un avenir possible, qu'il vaut encore la peine de construire ici, dans une région déjà massivement désertée.

Ils ont utilisé des matériaux recyclés. Pour la terrasse et les cloisons latérales, ils se sont servis de bois d'épave et de toutes sortes de planches qu'ils ont pu glaner dans les maisons abandonnées. Ils ont fabriqué des chambranles, y ont inséré des fenêtres, ont tendu une bâche par-dessus. Une construction primitive à l'extrême, qui ne répondait qu'aux exigences de confort les plus élémentaires, tout à fait comme le souhaitaient ses créateurs. Ce genre de coin perdu attire des gens qui aiment vivre à la dure.

Arrivé à une vingtaine de mètres du pavillon, Cas vit qu'il était bondé de visiteurs jusque dans les moindres recoins. Devant, sur la terrasse, un trio discutait en gesticulant vivement, en t-shirt, leur corps accoutumé aux rafales de vent cinglantes. Cas frissonna à leur vue et se renfonça un peu plus dans sa veste en nanotex. Il n'avait rien emporté à manger pour la promenade, il était glacé jusqu'à la moelle. Le petit groupe se faufila à l'intérieur, Cas s'approcha des poteaux plantés dans le sol sur lesquels reposaient le bâtiment et la terrasse puis, après une brève hésitation, il se traîna en haut des marches qui menaient à l'entrée du pavillon. Il avança sur les premières planches jusqu'à pouvoir distinguer les corps pressés les uns contre les autres derrière les vitres embuées. Il entendit le battement continu d'une grosse caisse et les tablas, et puis une voix aiguë et déformée chanter en hindi au sujet de l'indivisible cosmos.

Derrière la buée, les corps des invités s'étaient agglutinés en un unique organisme, un monstre à cent têtes qui s'agitait

tout seul : ainsi la vision de cet amas d'individus le prit-elle au dépourvu, l'effraya j'imagine. La respiration lui manqua, il recula lentement. Tâtonnant du pied, il trouva la marche supérieure de l'escalier et en descendit six autres, jusqu'à ce que ses épaules dépassent à peine du niveau de la terrasse. Il s'immobilisa un instant, son regard attiré par trois moineaux qui s'élancèrent de la balustrade pour se poser sur le plancher, puis sautillèrent par petits bonds, les pattes jointes. Leurs têtes tournaient par brusques saccades, comme des mécanismes qui se remontent avec un ressort, en quête d'un fragment de noix, d'une pelure de pomme, d'une miette tombée au sol. Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, ils s'envolèrent, atterrirent quelques mètres plus loin, camouflés par leur plumage gris terne sur la surface abîmée du bois.

Cas se retourna d'un seul coup, dévala les dernières marches et avança péniblement dans le sable jusqu'à l'entrée de la plage qui menait au village, au petit logement de la rue de l'Arbalète où il avait emménagé cinq semaines plus tôt. Il habitait au bout de la rue qui venait du vieux centre, dans l'avant-dernière maison de la longue rangée ininterrompue de façades de briques, certaines encore couvertes de mousse et d'algues, mais la plupart retapées par leurs nouveaux propriétaires, la surface soigneusement briquée, les châssis repeints. Il poussa le minuscule portail de bois qu'il aurait tout aussi bien pu enjamber, se dirigea vers la porte d'entrée qui venait de se déverrouiller toute seule, traversa le couloir poussiéreux et tourna en direction du séjour, où il s'affala sur le canapé, tapota son oreillette et murmura : *"Battle of Brothers."*

Il soupira, les muscles de ses épaules et de son dos se détendirent, sa bouche s'ouvrit et ses pupilles se rétrécirent tandis que se déployait sur ses lentilles, derrière les lettres jaunes du logo, un monde verdoyant et brumeux. Il resta dans la simulation pendant quatre jours d'affilée, ne s'interrompant que pour manger, boire, se soulager et dormir quelques heures ; un type de comportement récurrent dans lequel il retombait lorsqu'il se sentait désemparé face au monde réel.

Dans les forêts au nord de Bastogne, tout près de la frontière franco-belge, ils essayaient depuis deux jours les tirs de l'ennemi. On était en plein hiver. Cinq degrés en journée, moins treize la nuit. Un temps sec, mais brumeux. Le brouillard s'infiltrait dans leurs vêtements et les couvertures sous lesquelles ils dormaient. Ils étaient arrivés de Reims par camions, des centaines de véhicules qui serpentaient les uns à la suite des autres en une longue procession à travers les collines, leurs phares allumés. La route était trop traîtresse pour rouler dans l'obscurité. Ils auraient formé une cible facile pour les chasseurs de nuit qui patrouillaient dans la région. Entassés à l'arrière, ils entendirent tomber les bombes, douze, treize, quatorze fois, certaines à peine à quelques mètres d'eux.

“Nous n'avons pas le choix, avait-il dit à ses hommes. Nous devons nous débrouiller pour arriver ce soir.”

Ils le fixaient avec anxiété, Floyd, Albert, Leo en face de lui, Stephen et Joseph près de lui sur le banc. Leurs genoux se touchaient presque. Il les regarda tour à tour droit dans les yeux, les encourageant d'un signe de tête. Floyd avait un tic nerveux qui lui déformait la bouche. “Peut-être qu'ils nous auront cette nuit, dit-il, indiquant du menton la direction de la dernière explosion. Ou peut-être demain. Ou la semaine prochaine. Mais si nous survivons aujourd'hui...”

Il fit le tour de tous ceux qui se trouvaient à l'arrière du camion. “Demain, nous aurons encore une chance de prendre notre revanche !”

Leo se pencha un peu en arrière, Albert lui adressa une grimace. “Je l’espère... J’en peux plus d’attendre. Je dois pisser comme une vache.”

C’était deux jours plus tôt. Leo était mort. Un éclat d’obus lui avait tranché la carotide. Albert avait perdu sa jambe droite. Ils étaient couchés avec le reste de la compagnie en bas d’une colline boisée qui aurait pu les abriter, en été. Cependant, après les chutes de neige de la veille, les vestes vert sable de leurs uniformes détonnaient sur le sol blanc. Les équipements hivernaux, chaussettes, couvertures, manteaux, chaussures, n’étaient toujours pas arrivés jusqu’à eux.

Les bataillons allemands s’étaient retranchés au sommet de la colline, d’où ils dominaient toutes les vallées environnantes. Le fameux *high ground*. Au moins deux mille soldats d’infanterie. Quatre nids de mitrailleuses. Deux pièces d’artillerie. Impossible de les approcher à moins de cent mètres. Depuis le lever du soleil, ils n’avaient pas osé bouger, tapis dans les trous qu’ils avaient creusés la nuit. Cas regarda à côté de lui et vit Stephen trembler de tout son corps, ses bras entourant ses jambes repliées. Ils risquaient d’avoir bientôt à déplorer de nouvelles victimes, non pas en raison des obus ou des balles des tireurs d’élite, mais à cause de l’épuisement et du froid.

“Je dois faire quelque chose, grommela-t-il.

— Hein ? Tu dis ? demanda Stephen, qui grelottait près de lui.

— Rien, rien, lâcha-t-il avant de poser sa main sur son épaule. Il faut qu’on tienne encore un peu.”

La première compagnie se trouvait à près d’un kilomètre de là, dissimulée derrière un talus recouvert de broussailles, impossible à joindre par radio depuis que la liaison avait été interrompue pendant la journée. Cependant, toute tentative n’aurait de sens que s’ils pouvaient lancer une action coordonnée, s’ils progressaient en même temps sur les deux flancs.

Il se retourna sur le dos et soupira, observa un instant le ciel puis se releva. À demi accroupi, son buste frôlant le sol, il se traîna en direction de l’ouest, là où les hommes de la première compagnie s’étaient retranchés. Le sifflement des balles s’éleva

presque aussitôt. Elles résonnèrent contre les troncs d'arbres, éraflèrent l'écorce. Glissant dans la neige et la boue, il plongea dans un fossé, à peine à cinquante mètres de l'endroit où frissonnait Stephen.

“C'est peine perdue”, gémit-il. Il resta allongé quelques secondes. Puis un air déterminé se peignit sur son visage. Il se redressa et piqua un sprint, dépassa comme une flèche les troncs nus des épicéas et des pins qui défilaient sous ses yeux comme s'il les observait depuis la fenêtre d'un train lancé à pleine vitesse. Devant et derrière ses pieds, sur les côtés, à gauche et à droite, la neige s'élevait en tourbillons sous l'impact des balles. Le nid de mitrailleuses s'était réveillé. Les jambes de Cas s'élançèrent tel un moteur qui se serait détaché de son corps et aurait fonctionné tout seul, sans que le jeune homme ait encore conscience de l'effort qu'il fournissait. Il approchait déjà du ruisseau, qui menait au campement de la première compagnie. Il ne prenait plus garde au sifflement des balles, tout comme il ignorait le clapotis de l'eau ou les rats qui pul-lulaient dans les feuilles, la nuit.

Il franchit le mur d'un bond et atterrit tout près de George, le lieutenant de la première compagnie, qui se tourna vers lui, épouvanté, son fusil prêt à faire feu.

“Mon Dieu, tu as perdu la tête ? Si tu veux en finir, va faire ça ailleurs !”

Il regarda George de profil, ses cheveux roux bouclés qui dépassaient de sous son casque, ses joues creusées. “Comment ça va ? Vous tenez le coup ?”

George cligna des yeux d'un air sinistre. “Plus pour très longtemps. Un paquet d'entre nous ne passera pas la journée.”

Cas le prit par le bras. “Voilà pourquoi nous devons franchir la ligne maintenant, avec les deux compagnies.”

George secoua la tête. “Nous ne sommes pas assez nombreux. C'est inutile. Nous devons attendre les renforts. Et espérer un miracle.”

— Regarde-moi, George.” Il l'empoigna plus fermement. “Nous devons essayer.” Il hocha la tête en direction d'un jeune soldat qui, couché sur le dos quelques mètres plus loin, observait de ses yeux caves la cime des arbres. “Pour eux. Pour nous.”

Parce que ces fumiers sortiront vivants de la guerre, si on ne les chope pas. Et si nous restons les bras croisés, c'est nous qui y laisserons notre peau. Mais comme une bande d'insectes lâches. Dissimulés sous un caillou. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour crever comme un insecte, George ! Si nous devons mourir, que ce soit en hommes."

George le dévisagea avec surprise. "Cas... Comment fais-tu pour ne pas baisser les bras ?"

Ils se saisirent par l'épaule, appuyèrent leur front l'un contre l'autre. "Dans cinq minutes, dit Cas. À la seconde près. Trois, deux, un, maintenant !"

Il s'élança et retourna à toute allure de l'autre côté de la vallée, auprès de ses hommes, les soldats dont il avait la charge, tout en comptant à rebours dans sa tête. Les balles sifflaient, les éclats de bois volaient, la neige tournoyait. Cent quatre-vingt-neuf. Bondissant comme un lion, il plongea dans le trou d'homme, où Stephen lui lança un regard interrogateur.

"Et ?

— Stephen, mon ami... Tu es prêt à te battre une dernière fois ?

— Et comment ! Si je me mets à bouger, ça me réchauffera..." répondit Stephen avec un sourire courageux. Cent cinquante-quatre.

"Compagnie ! rugit Cas à l'attention des autres. On décolle dans deux minutes !" Des réactions lui parvinrent de différents abris, celles de Floyd, de Joseph et d'autres qu'il ne put identifier. "Il est temps de sortir de nos tanières, leur cria-t-il. Temps de montrer qui nous sommes ! Temps de regarder droit dans les yeux les lâches qui pensent pouvoir nous mater à distance !" Quatre-vingt-deux. Ils rampèrent vers leurs sacs de munitions, fourrèrent des balles où ils pouvaient. Ils chargèrent et armèrent leurs fusils.

"Encore trente secondes ! Vous êtes prêts ?" Quelques manifestations d'approbation. "J'ai dit : vous êtes prêts ?" Les exclamations prirent de l'ampleur. "Vous êtes prêts, bande d'enfoirés ? Prêts à semer la mort et la destruction ?" Les cris se muèrent en hurlements. "Prêts à faire ce pour quoi nous sommes venus ici ? Dix ! Neuf ! Huit !..." Ils achevèrent le compte à rebours ensemble d'une voix rauque, leurs gorges émettant les derniers

sons dont elles étaient encore capables. Arrivés à zéro, ils jaillirent par centaines, les yeux renfoncés, les figures cendreuse, souillées de boue, telle une foule de morts ressuscités qui auraient rampé hors de leurs tombes. De toutes les forces qu'il leur restait, ils prirent la colline d'assaut.

Le calme persista quelques secondes, comme si, de l'autre côté de la ligne, l'ennemi ne pouvait en croire ses yeux. Mais soudain, l'artillerie se déchaîna avec un déploiement de force de destruction totale. Les obus tombèrent en creusant des cratères dans le sol, faisant jaillir des fontaines de terre noire, arrachant des arbres avec leurs racines. La pluie meurtrière des balles de mitrailleuses les faucha par dizaines. Certains portaient la main à leur épaule ou leur jambe, d'autres étaient atteints au visage et s'effondraient à terre, sans vie.

Et c'est à ce moment précis, à cet instant crucial où leur situation leur apparaissait de tous côtés comme une impasse, alors que tout espoir d'une issue heureuse semblait anéanti et que la possibilité que Cas ait mené toute sa compagnie à sa perte se transformait peu à peu en réalité – à ce moment charnière de l'histoire, la caméra défila le long des hommes qui s'affaissaient, zooma en arrière et s'éleva pour offrir une vue panoramique du ciel, balayant les deux compagnies qui se ruaient chacune de leur côté sur la colline, en direction de la ligne ennemie où nids de mitrailleuses et canons étaient entourés d'un cercle de tranchées et de barbelés et de milliers d'hommes, une forteresse impénétrable pour les courageux soldats à l'approche, eux qui étaient des centaines au début de la bataille, mais dont l'effectif se réduisait désormais à quelques dizaines.

Et c'était lui qui flottait dans les airs et pouvait tout voir en bas, virant à gauche puis à droite. Un bref coup d'œil latéral lui permit de constater qu'il était suspendu par les bras à deux ailes de métal gris, propulsées par un moteur à plasma et dotées des technologies les plus avancées : lance-roquettes et canons laser à fonctionnement autonome.

“On dirait que vous avez besoin d'aide”, dit-il à une fréquence que la radio au sol réussit à capter. L'opérateur lui fit signe

avec excitation. “Je vais d’abord faire un tour du côté des armes lourdes.”

Il descendit en piqué vers le canon qui s’alluma en vert sur son champ de vision. “Largage”, commanda-t-il, sur quoi deux roquettes se détachèrent brusquement de ses ailes et fondirent droit sur leur cible. En se dissipant, la fumée laissa apparaître de profonds cratères là où se tenait la pièce d’artillerie quelques secondes auparavant. “Ce serait peut-être gentil de ma part d’aller saluer les mitrailleuses, vous ne croyez pas ?” Tournoyant dans les airs, il chercha les quatre nids surélevés, activa les canons laser en balayant du doigt son champ visuel, puis replongea en direction des troupes d’assaut en uniforme noir qui se dispersaient déjà, en proie à la panique. “Feu”, prononça-t-il avec sang-froid avant de voler en rase-mottes au-dessus de la ligne ennemie ; la succession d’explosions laissa une traînée de destruction dans son sillage.

L’image bascula à nouveau vers son double au sol, qui vit la fumée du campement ennemi s’élever entre les troncs d’arbres. “J’espérais que tu n’arriverais pas trop tard, lança-t-il, soulagé. Qu’est-ce qui t’a pris autant de temps ?

— J’avais des affaires à régler sur Xandar, rétorqua son alter ego volant. La Terre n’est pas la seule planète à être sous attaque.

— Ça va, j’ai compris, répondit-il. Content que tu sois là.

— J’ai fait aussi vite que possible. Je vois quelque chose comme trois pelotons se diriger vers vous. On se rencontre à mi-chemin ?

— Compte sur moi ! Il est temps qu’on s’en mêle.” Il s’élança et loucha sur sa droite, en direction de Stephen qui courait à ses côtés avec une énergie et une combativité retrouvées. “Stephen, à nous de jouer !” Floyd et Joseph les dépassèrent sur la gauche en leur jetant des regards moqueurs. “Allez, les gars, faut passer la seconde !” rit Floyd. “Sinon, vous ne trouverez plus que des miettes”, fanfaronna Joseph tout en sortant deux épées de leur fourreau, dans son dos.

Ils firent tomber leurs adversaires un à un, au cours de spectaculaires combats au corps à corps, qui mêlaient épées, fusils et poings nus. La chance avait changé de camp. Ils virent soudain atterrir son double aux ailes lourdement armées, derrière la masse des troupes qui s’effondrait au sol.

Les deux Cas marchèrent en souriant à la rencontre l'un de l'autre, jusqu'à se faire face.

— “Et voilà, bon débarras ! dit l'un.

— Nous avons gagné la bataille, répliqua l'autre, mais pas la guerre. Sur Morag, Galactus est en train de rassembler toutes ses forces armées. Je crains que tout ceci ne soit qu'un avant-goût de ce qui nous attend.

— Nous le vaincrons. Ensemble.

— Ensemble, nous sommes invincibles.”

Ils échangèrent une poignée de mains vigoureuse. Ils se regardèrent droit dans les yeux, Cas le sergent et Cas le pilote de deltaplane. Stephen, Floyd, Joseph et les autres survivants s'étaient réunis autour d'eux. Lentement, son visage reflétant un dévouement sincère, Stephen se mit à applaudir. Floyd et Joseph suivirent son exemple, et après eux le reste des combattants, l'un après l'autre, de plus en plus vite, avec un enthousiasme grandissant, jusqu'à se transformer en une foule en délire, tandis que Cas et Cas, leurs bras passés sur les épaules, les saluaient de la main, le sourire aux lèvres.

Quelle grotesque forme d'autoglorification, devez-vous penser, mais croyez-moi, je pourrais vous citer des milliers et des milliers d'autres utilisateurs du Yitu dont les intrigues sont largement plus insensées. Vous pouvez consulter les rapports. Vous serez surpris.

Cette simulation, à laquelle il s'adonnait depuis quelques mois, correspondait à la fusion assez basique de deux de ses genres préférés : les récits de guerre et les sagas de super-héros – une combinaison qui avait fait ses preuves ; les histoires de super-héros ont connu leur apogée durant la Seconde Guerre mondiale, en propageant l'idéal du soldat courageux et prompt au sacrifice. À bien des égards, ce conflit est resté à leurs yeux l'emblème de la lutte héroïque entre le Bien et le Mal, entre la civilisation et la barbarie, l'oppression et la résistance. Ce qui a jadis fait l'histoire s'est érodé jusqu'au symbole, jusqu'à ce que chacun trouve tout à fait normal de représenter des commandants nazis sous les traits de mages noirs ou de Sith. Au bout

du compte, l'histoire finit toujours par tomber dans le domaine de la mythologie.

Cas a commencé les simulations quand il avait treize ans, alors que les Yitus étaient encore de lourds équipements qui se fixaient sur la tête à l'aide d'élastiques, des dispositifs stroboscopiques primitifs qui déclenchaient graves migraines, troubles de l'équilibre et même psychoses, quand les utilisateurs s'en servaient trop longtemps. Cas était adolescent à l'époque, mais il pouvait rester dans un jeu sans problème quatre ou cinq heures d'affilée, parfois une journée entière, sans que ses parents ne s'en mêlent. Il n'y avait aucun recours possible. En ce temps-là, l'autorité parentale primait, et la réglementation en matière de prévention n'a été introduite que plus tard, quand la technologie avait progressé au point d'éliminer la majeure partie des risques d'ordre médical.

Étant donné que les Yitus fonctionnent sur lentilles et oreillettes, et que la frontière entre le virtuel et le réel n'a cessé de se fluidifier, il est important de bien comprendre que chaque simulation ne se déroule pas seulement dans l'imagination, elle s'éprouve aussi et surtout sur le plan physique. Le traitement des stimuli a lieu à un niveau plus rudimentaire, plus intuitif pourrait-on dire, comme un oiseau ou même une mouche qui réagit sur-le-champ à un danger imminent. L'expérience vécue saute en quelque sorte une couche de conscience, avec pour conséquence que la mémoire corporelle distingue plus difficilement ce qui se passe dans la vraie vie ou dans les Yitus. La sensation est réaliste aussi longtemps qu'elle dure, et c'est pourquoi elle doit vite être remplacée par une nouvelle.

Pour être honnête, je dois avouer que notre attitude a été ambivalente depuis le début. Si l'on s'en tient à la mission des Gena, les arguments étaient nombreux pour réduire drastiquement ses heures passées dans le Yitu, jusqu'à un maximum d'une heure par jour, une recommandation prodiguée par Calico et que la plupart des parents appliquaient à l'époque. Mais le Conseil a tout de même choisi de ne pas protéger contre ses propres faiblesses le petit groupe à risque dont faisait partie Cas. Les sujets que nous pouvions étudier pendant de longues périodes dans un environnement virtuel étaient